

5 et 6 octobre 44

La Déportation de Senones et Vieux-Moulin

Le témoignage de Claire Louré

Merci madame de nous avoir permis de publier ce témoignage

4

— La déportation —

Il faisait froid ce 5 octobre 1944.
Très froid à 8 heures du matin. Je
sentais un certain malaise en moi, une
appréhension, mon mari était parti à
Abou-Balou de Coiffure.
Je suis partie à ma suanderie, tout
à coup la porte s'ouvre brutalement
sous la poussée de deux allemands
qui traquaient leurs fusils sur moi, ôtant
les papiers. Dans cet éclair j'ai pensé, ils
cherchent mon mari! Car fusil appuyé
dans le creux du dos, j'ai dû ouvrir
toutes les portes de ma maison, j'ai dû leur
autre sburraade ils m'ont fait franchir
le seuil de ma porte, sans me laisser le
temps de prendre un vêtement.

Ils m'ont conduite à l'école des
garçons, je croyais être seule arrêtée.
Mais là en arrivant dans une classe
horreur! ma sœur y était la parmi
une quarantaine de très jeunes filles
et femmes.

Une seconde se passe, la porte ouverte
brutalement, projetée en avant par un
soldat, ma mère essayant de retrouver
quelques mots d'allemand pour expliquer
que j'étais enceinte, qu'il ne fallait pas
me prendre, me faisant pas à y aller
avec qui je n'avais pas encore pu parler.

Sans pitié, elle fut jetée dehors.
Raymonde Bastien toute évanouie
et les autres dans la salle d'école.
Lui voici qu'arrive Madame
Dickel (sœur de Moudouet) qui parlait

1

2
 lieu d'attacher. elle intercédait pour
 une bonne fréquence, et pour vous autres.
 Elle aussi fut chassée, à ce moment,
 par un officier allemand ^{arrivé} et monte
 sur l'estrade, et à hurler « Silence ?? »
 Celui-ci fut total !

A 8 heures exactement à
 l'horloge de l'école, les allemands
 ont fait un convoi des femmes, de cette
 portion de Sexones. ou allons vous ? -

En arrivant vers le monument
 aux morts, un autre convoi descendait
 du 1^{er} Bataillon, hommes et femmes
 mélangés j'en ai vu, de ceux que le grand
 ami de mon mari Jean Touché -

celui convoi précédait celui
 du 1^{er} Bataillon, nous sommes donc
 entrés les premiers dans la cour de l'usine,
 où là, avec consternation, j'ai vu mon
 père parmi tant d'autres, toutes les issues
 de cette grande cour carrée aux hautes
 murailles étaient gardées par des furies
 braquées sur nous.

Nous étions pris, enfermés, les
 ouvriers y étaient depuis 8 heures du matin
 où la SS avait fait irruption dans
 les divers services de l'usine.

Mais, chose troublante, les
 ouvriers, beaucoup de jeunes de la forge
 tous étaient enfermés, pourquoi !
 enfermés ?

Nous étions tous là debout nous
 attendant à une catastrophe -

7
A midi précis, l'église donnait
l'heure. le haut parleur se fait en-
tendre. « ordre à toutes les femmes
enceintes de sortir du rang. »

3
Mon père avec qui nous avions
pu nous joindre s'y est tenu et moi.
Mon père me dit « y'y va pas Claire
n'y va pas ».

Je ne pouvais pas me soustraire
à l'ordre car le soldat allemand
qui avait chassé mon père de l'église qui
la fait sortir brutalement était près
de nous. nous regardant, et il savait...
le français.

Nous étions 7 femmes enceintes
les SS nous ont fait sortir de l'église
et placé le long du mur là où
la plaque est apposée relatant ces
événements.

Il nous ont fait mettre par
grandeur, étant la plus petite, j'étais
juste placée près de la grille. Là-
j'ai vu à 14H ce 5 octobre 1944
j'ai vu mon curé Claudon chasser
par deux allemands, il est tombé
sur la barre qui fermait la grille
étant tout près j'ai couru pour le
relever, un soldat a voulu m'en
empêcher, mais mon curé qui j'aimais
tant a eu le temps de me dire,
« laisse Claire j'ai réussi » -
puis, il est rentré à l'église en traînant
la jambe...

4

A deux heures? Exactement
un soldat s'est détaché des autres pour
venir nous dire « vous partirez » aucune
n'a demandé son reste...

Il n'a toujours été impossible
de dire qui étaient ces sept femmes
enfermées. et n'ai pas osé faire de
recherches.

Je suis restée indécise devant
l'affaire, j'avais les miens en prison
quo! faire... une voiture s'arrête au
même moment. Monsieur Gumpen
du Chateau et d'Arcand, Monsieur Colin
et un autre de visage tellement tuméfié
qu'il m'a été impossible de le reconnaître.
J'ai été chassée à ce moment là
une deuxième voiture arrive c'est un
voisin de ma mère Marcel Schabou
les mains attachées au dessus de la tête
qui descend.

Plus, deux minutes plus tard
je fais le mouvement aux morts
je vois mon mari encadré par deux
SS, à son regard, j'ai compris
que je ne devais pas le reconnaître...
un instant horrible à vivre...

Je suis vite remontée chez ma
mère, je n'ai rencontré aucune
personne, tout semblait mort...

A cinq heures du soir
ce 5 octobre 1944, toutes les
femmes étaient relâchées. j'ai
compris à ce moment là le message
et cette rentrée, mais je n'avais rien de fait.

11

de votre curé Claudon.

5

On espérait aussi le retour
des hommes dans la soirée, mais ce fut
une nuit d'horreur qui s'ensuivit
horreur car l'on voyait le ciel s'en
flammer du côté de Vieux-Moutier.
Le lendemain matin à 8h j'étais
sur avec certitude par une demoiselle
petit, mariée à Vieux-Moutier, elle se
souvient que sa mère, une chère
attachée à sa main. Vint, ensuite,
rien qu'elle, et moi, dans Seyover.

Je reviens à cette nuit horrible
sous la menace de l'incendie, et les
chants - parleurs qui toute la nuit, nous
ont ordonné d'apporter "machine"
à coudre. TSF. Vélo. lampe à pétrole
souliers. et deux paires de chaussettes
par habitant.

Ce fut un défilé funèbre
pendant que le village brûlait, nous
étions menacés de représailles si nous
n'apportions rien.

En accord avec ma mère
nous n'avons apporté qu'une lampe
à pétrole, des chaussettes et souliers
le tout était entreposé sous des
battes du cloître.

Malgré le risque de représailles
nous avons caché votre TSF
que mon père a doré, la machine
à coudre, et le vélo de mon mari
dans un grenier à foin.

VII

Tu, les deux heures du matin
une cavalcade dans l'escalier, c'était
mon frère Marcel, trempé jusqu'aux
os et couvert d'immondices.

Enfermés à la forge, ils furent
encouragés par les anciens ouvriers qui
connaissaient bien les lieux, de se
sauver par les échelles à tout haut pour
le Patoque, face à l'école des garçons.

Tu de jeunes garçons ont eu
le courage, heureusement mon frère
Marcel n'a pas hésité avec une dizaine
d'autres, sans quoi il serait mort, peu
de jeunes ont supporté neuf mois de
déportation, nous l'avons caché dans
l'abri que nous avions préparé pour
moi seul, mais ils ne furent pas comptés
ni recherchés!

Quand je suis descendu ce
matin du 6 octobre 1945 c'était pour
aller chez Alice Herbois habitant
près de l'usine. Je pensais qu'elle
pourrait peut-être savoir... Je l'ai en-
tendu dire des hommes toute la
nuit m'a-t-elle dit, c'est tout.

À 10 heures du matin le
haut parleur se fait à nouveau
entendre en ville, jour au Haut-Port
vous ne le sauriez pas qu'il était
interdit de quitter la ville sous
peine de mort.

VIII

Yvette et moi à 11 h du matin nous
décidâmes d'aller à la chapelle devant
Moyenmoutier bien connu. Tous les jours
soir, nous allions acheter du lait
écrémé et des f de terre (s'il y en avait)

X Vous avons fait toute la route
en courant, tellement effrayés de vous
voir dans cet état et ayant entendu
parler du événement, ces fausses nous
ont rendu fous et fous. La première
fois durant ces quatre années de guerre
où une telle chose vous était offerte.

à 13 h précises, Yvette et moi
seulement dans Senones ville morte, pas
une seule personne en vue. Pas une seule
lorsque vous avons remonte le haut. Tout
idem, mais en approchant de notre maison
nous avons entendu ma mère crier
« mes filles, qu'est-ce que j'ai fait mes
filles », en effet un haut parler en
français bien sûr venait de dire devant
les habitants que toute personne vue dans
les rues seraient fusillés.

L'autre mère, vous n'arrivâtes
pas à la calmer, à lui faire à d'attente
que vous étiez là. Bien vivante.

Pendant ce temps, les canons
sortaient de l'usine, le premier avec
mon mari dedans. Mais je ne le
savais pas...

Quand ma mère fut apaisée
par un Yamay. Yvette et moi avons

VIII

8

vous aller aux Nouvelles à 16 heures
ce 6 octobre nous retournions en ville
malgré le danger possible, mais au-
paravant, nous avions décidé Lola Zanguetta
à venir avec nous, son frère qui s'était
avait été ramassé avec les gens du
quartier du Haut-Bout.

Nous sommes descendus par la
ruelle, petite rue qui débouche sur
le centre ville. En arrivant là, nous
voyions un camion chargé d'hommes
sortir de l'usine, nous avons couru
pour être sur sa trajectoire, et là
nous avons vu mon père dans le camion
mon père dans ce camion avec d'autres
hommes tous debout serrés l'un contre
l'autre, Angèle collée à mon père
ce fut la dernière vision.

Mette et moi courrions derrière le
camion en hurlant papa papa Angèle
Cette photo est gravée à jamais
dans mon cœur, c'était la dernière
séparation des hommes, nous étions les seuls
Seyouais à les avoir vu quitter l'usine.

Je vivrais mille ans que
cette image ne pourrait s'effacer
de ma mémoire et je revivrais ces
événements avec la même intensité.

Mais une autre image
s'est inscrite lorsque le camion
disparaissait à votre vue.

un allemand, le seul

10
juste au détour de chez Suroou
cet allemand avait les yeux pleins
de larmes et nous entendait bien
et courir derrière le camion...

Ces fleurs dans les yeux d'un
ennemi n'ou permis de ne pas haïr
toute la race allemande, heu-
reux qu'on s'ait vu ces larmes, et qu'on
beaucoup plus tard, je me suis
souvenue...

Voilà la déportation, ces deux
journées vécues différemment par Francis
et chacune de nous. ils ont laissé
dans nos coeurs une empreinte indélé-
gible durant bien des années car
toute la vallée subit à des mois
de différence toute cette monstruosité
la déportation de centaines d'hommes.

Chérie pour